

**Zeitschrift:** Actes de la Société jurassienne d'émulation  
**Herausgeber:** Société jurassienne d'émulation  
**Band:** 58 (1954)

**Buchbesprechung:** Chronique littéraire

**Autor:** Rochat, Jules-J.

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Chronique littéraire

PAR JULES-J. ROCHAT

MARGUERITE-YERTA MELERA, *Fortune*. — EDGAR VOIROL, *Paraboles*. — ALEXANDRE VOISARD, *Ecrit sur un mur*. — PIERRE-OLIVIER WALZER, *Paul-Jean Toulet*. — DU MEME, *Visage et vertus de Werner Renfer*. — JULIEN BOURQUIN, *Des portes qui s'ouvrent*. — MARCEL JORAY, *Visages du Jura*. — DU MEME, *Jean-François Comment*. — OTTO POUPON, *Coup d'œil sur la section de Bienne de l'Emulation*. — Gustave Riat. — A. PETER, *La route à travers les âges*. — DU MEME, *Réseau d'alimentation en eau des Franches-Montagnes*. — JEAN-MARIE THEURILLAT, *L'Abbaye de Saint-Marie d'Agaune*. — P. ANGE KOLLER, *Sur les pas de Saint Bernardin de Sienne en Suisse italienne*. — DOM GERMAIN VARIN, *Foi perdue et retrouvée*. — *Les almanachs*.

Mme Marguerite-Yerta Méléra s'est fait connaître par de nombreux livres déjà. Ceux qu'elle a consacrés à Rimbaud furent accueillis avec grande curiosité et provoquèrent de nombreux articles dans les revues et journaux littéraires. J'en ai parlé ici même il y a quelques années. Je me suis également arrêté, dans cette chronique, au *Val aux sept villages*, qui évoque le Jura, ses coutumes, ses mœurs d'autrefois.

C'est également un roman jurassien que nous offre aujourd'hui Mme Marguerite-Yerta Méléra. Bien que née en Amérique, dans le Missouri, Mme Méléra, qui est Jurassienne (elle portait le nom de Juillerat) vint, dans son enfance et plus tard, passer de longs mois dans notre région. Elle connaît donc bien les terres, les habitants dont elle parle.

Dans *Fortune*<sup>1</sup> Mme Marguerite-Yerta Méléra évoque la vallée de Tavannes au moment où l'horlogerie s'y introduisit, donc autour de 1900. Les unes après les autres, les maisons recevaient un établi. Avec l'horlogerie, ce fut la fortune qui pénétra dans les anciennes fermes. Aussi les habitudes, les goûts, les préoccupations des habitants se transformèrent-elles passablement. Dans son livre, Mme M.-Y. Méléra suit ces transformations au cours de trois générations.

Ses personnages sont étudiés avec soin. Leur caractère, à mesure que se poursuit le récit, se nuance, se précise. Ils sont vivants. Ils sont ceux qu'a connus l'auteur dans son enfance et que sa mémoire fidèle lui rappelle. Chaque personnage a son histoire, que nous conte Mme Marguerite-Yerta Méléra.

Mais ce n'est pas seulement les faits et gestes des héros de *Fortune* qui nous intéressent ; c'est leur façon de vivre. Mme Méléra nous fait pénétrer dans les maisons, dans les fermes, dans les ateliers qui s'installent ; elle nous conduit à l'auberge, à la réunion d'évangélisation, à celles de la Croix-Bleue et des Unions chrétiennes. Nous voyons toute une population travailler, s'amuser, accomplir les tâches quotidiennes ; nous voyons toute une population vivre. Elle écrit :

Cinq jeunes filles se trouvaient déjà réunies — blouses claires et longues jupes sombres, cheveux noués en gros chignons pointus au sommet de la tête ou tombant en nattes jusqu'au genou — dans la pièce large aux fenêtres emmousselinées. Les meubles étaient d'un acajou louis-philippard, le papier des murs en grisaille se relevait d'aquarelles, où le myosotis le disputait à la rose dans des cadres ovales, tandis que le vieux clavecin souriait en montrant ses dents jaunes.

Une lampe au gros ventre, sous une pagode en soie verte, éclairait sur un guéridon la cithare — bois jaune orné de nacre — et sa musique, échevellement noir sur blanc des croches et des triples croches.

La cithare seule avait droit aux notes écrites, pour le reste, tout s'apprenait par cœur, à la méthode grillotine.

Si les personnes de *Fortune* sont intéressantes, le cadre que leur donne l'auteur ne l'est pas moins. Ce pays qu'elle fait revivre, Mme Marguerite-Yerta Méléra l'aime. Elle en parle avec précision, avec émotion ; ce pays est lui aussi un personnage, le personnage le plus divers, le plus attachant, peut-être, du livre.

L'automne était venu. Des brumes tristes flottaient sur le pâturage terne et désert où seuls brillaient en couleurs les sorbiers chargés de fruits rouges que béraient les gros becs et les pinsons, tandis que les geais se disputaient aux haies les noisettes rousses négligées par les enfants. Hélène Mâcon était repartie pour Genève.

Au flanc de la montagne, les hêtres mordus par les premiers gels mettaient des moires d'un or chaud parmi les tons sévères des sapins. Les vaches, descendues

1 Neuchâtel, A la Baconnière. S. d. (1953).

des hauteurs, tondaient avec nonchalance les prairies intensément vertes au bord de la Birse ou sur les coteaux proches, sous la garde des enfants en vacances. On allumait des feux ici et là, on s'amusait fort quand le jour n'était pas mouillé. Des petites filles perdues dans de grands tabliers, un petit sac de toile à la main, montaient deux par deux ou trois par trois vers les pâturages du Bas, à la recherche des derniers champignons.

Les villages, entourés de leurs vergers où pleuvaient les feuilles jaunes ou carminées des pommiers, se préparaient à hiberner. Les jardins prenaient leur livrée grise ; éteinte, en une seule nuit, la splendeur partout disposée des dahlias et des capucines ; les bûchers étaient remplis à éclater de bois bien façonné ; les ménagères s'abordaient en demandant : « Avez-vous déjà posé vos doubles ? » et les fenêtres supplémentaires brillaient à toutes les façades.

Des descriptions comme celle-là, il y en a beaucoup dans *Fortune*.

L'ouvrage de Mme M.-Y. Méléra abonde en détails pittoresques, piquants. Il a de la saveur, de la couleur. Il est une vraie chronique de la vallée de Tavannes de 1900 et des années qui suivent, une chronique écrite avec sincérité, précision, dans une langue alerte, truffée d'expressions du terroir.

C'est un livre que lira le Jura.

\* \* \*

C'est à M. le chanoine Edgar Voirol lui-même qu'il faut demander ce qu'il nous offre dans la précieuse brochure qu'il a intitulée *Paraboles*<sup>1</sup>. L'auteur nous dit :

Comme je dénombre les étoiles  
dans le miroir profond d'une eau sans ride,  
laissez-moi lire, Seigneur, l'ardent message  
que mon esprit devine sous la transparence  
des symboles.

Que pourrais-je ajouter à cette claire déclaration ? C'est une suite de méditations sur les paraboles que renferme l'élégante brochure de M. le chanoine Voirol, des méditations assez courtes, mais riches de substance. Chacun des textes qu'il nous soumet, où l'auteur cerne d'un trait net sa pensée, où pas un mot n'est inutile, aboutit à une conclusion donnée en une phrase concise qui frappe comme le dernier vers d'un sonnet.

Voici *Le pauvre Lazare* :

Depuis longtemps les jeux sont faits. La mort achève ce que la vie prépare.

Entre le mauvais riche et le pauvre Lazare, elle ne creuse pas un abîme : elle le montre tel que la dureté du cœur le crée entre les vivants, avec sa largeur d'oubli, sa profondeur d'indifférence.

<sup>1</sup> *Paraboles*. Poème. Sans nom d'éditeur et s. d. (Imprimerie de l'Oeuvre de Saint-Augustin, Saint-Maurice. 1954.)

Jusqu'à ce malheureux, tu n'as pas jeté une passerelle d'amour en ta prospérité.  
Comment te rendrait-il visite au milieu de tes flammes ?

La goutte d'eau qu'il n'a point obtenue de ton partage, il ne peut en rafraîchir  
ta langue brûlée de fièvre.

Au-delà du tombeau, tu retrouves l'infranchissable espace que tu as mis entre  
toi et lui. Quels gages as-tu donnés que tu puisses réclamer ?

Dans le sein d'Abraham, le pauvre ne rend au riche que les aumônes reçues.

Afin d'en connaître toute la richesse, *Les Paraboles* de M. le chanoine Voirol, comme toutes ses œuvres, doivent être lues lentement, puis reprises. On en goûtera la langue souple, précise.

Les textes sont accompagnés de bois expressifs, vigoureux, d'une concision qui rappelle celle des poèmes.

\* \* \*

C'est sur un mur<sup>1</sup> que M. Alexandre Voisard a écrit ses poèmes, parce que, dit Jean Cocteau, celui qui aime écrit sur les murs.

C'est donc un poème d'amour que renferme la plaquette de M. Alexandre Voisard. Quel est le visage de cet amour qui enflamme le cœur du poète ? Ce visage est aussi divers qu'est divers le monde. L'amour, il est partout, puisque le poète le porte et qu'en lui il porte également le monde. Cet amour est fort, puissant et permet au poète de tout entreprendre.

L'amour a des flèches pour percer les cloisons du délire, des clés pour annuler les énigmes. Il fait vivre les arbres et mourir les poisons de la pierre. S'il prend l'allure indécise du jour, c'est pour mieux assaillir les grises volutes de l'incertitude. Il sème les brises de mai sur les mémoires solitaires et démasque le soir les ombres des songes, dans les ruelles désertes. L'amour survit aux silhouettes de parfums. L'amour marche la tête haute.

La plaquette de M. Alexandre Voisard est celle d'un vrai poète, mais d'un poète qui se cherche encore, qui n'a pas découvert son véritable chemin, celui qui lui permettra d'être vraiment lui-même et de dire, avec la sincérité qu'on attend de lui, le message qu'il nous apporte.

*Ecrit sur un mur* possède un style élégant, une langue harmonieuse. Les pièces du recueil ont un rythme personnel. Quand M. Alexandre Voisard ne subira plus l'influence du surréalisme, qui n'est vraiment plus de saison, il nous donnera des œuvres plus attachantes.

Saluons ici la naissance de ce poète qui promet et n'oublions pas son nom.

\* \* \*

1 *Ecrit sur un mur*. Porrentruy, Editions du Provincial. S. d. (1954).

Il y a quelques années, M. Pierre-Olivier Walzer avait fait paraître un ouvrage précieux sur Paul-Jean Toulet. Il s'y appliquait surtout à écrire l'histoire des œuvres du poète délicieux qui, né à l'île Maurice en 1867, mourut le 6 septembre 1920 dans le pays basque, après avoir fait des séjours en Algérie et à Paris. M. Pierre-Olivier Walzer donnait également, dans cet ouvrage, des détails inédits et intéressants sur l'activité littéraire de Toulet à Alger et sur ses rapports avec Curnonsky, prince élu de la gastronomie. Ce livre lui avait demandé de longues et nombreuses recherches.

Aujourd'hui, M. P.-O. Walzer fait paraître, aux Editions Pierre Seghers, un *Paul-Jean Toulet*<sup>1</sup> destiné à tous ceux qui voudraient connaître mieux la vie d'un poète qui a laissé des vers délicieusement ciselés ; d'un écrivain à la langue musicale, pourvue des ornements les plus rares ; d'un dandy qui goûta à tous les plaisirs, tout en ayant le dégoût d'un monde où règne le vice, mais qui sut le cacher, ce dégoût, sous un masque ironique ; d'un homme qui ne fut que d'une époque, celle de 1900, et qui ne put s'en détacher. M. P.-O. Walzer écrit :

Toulet est un homme parfaitement adapté à un certain air, à une certaine société (Rive Droite) de son époque. Il y trouve, au fond, plus d'occasions de s'en amuser que de raisons de l'exécrer ; aussi ne le voit-on jamais chercher à s'en évader, ni par le refus, ni par la révolte. S'il en ignore les courants profonds qui portent les germes de l'avenir, sa vive sensibilité se laisse toucher par toutes les modes du moment. Toute la production de Toulet (on en excepte les *Contrerimes*) participe par quelque côté de la littérature 1900 ; il exerce ses attitudes dans les bars en vogue ; il fume l'opium, goûte au hachisch comme tous les esthètes de l'époque. Il est vrai qu'il mettra dans ses gestes, comme dans ses livres, plus d'originalité, plus d'humour, plus d'ironie, plus de style qu'on n'en rencontre communément ; qu'il se haussera jusqu'à couler dans une forme poétique nouvelle un lyrisme d'une parfaite et émouvante justesse ; il n'en reste pas moins qu'il aura été pleinement et précieusement accordé à un heureux temps que ne visitait pas encore la soif angoissée de l'absolu.

Dans son nouvel ouvrage, M. P.-O. Walzer nous dit tout ce que nous devons savoir sur P.-J. Toulet. Il narre la vie du poète, s'arrête à chacune de ses œuvres, à ses romans où la fantaisie, l'imprévu des images, le charme du langage nous retiennent ; à ses poèmes d'une forme parfaite, originale et où il a innové. M. P.-O. Walzer explique Toulet, juge ses ouvrages avec intelligence et sûreté.

Pierre-Olivier Walzer, qui possède lui-même un style souple, élégant et précis, a écrit sur Toulet une étude qui se lit avec un immense plaisir.

1 Paris, Pierre Seghers, éditeur. Collection *Poètes d'aujourd'hui*. S. d. (1954).

L'ouvrage se termine par des textes de Toulet, dont plusieurs sont inédits. Dû à M. Pierre-Olivier Walzer, ce choix permet de se faire une excellente idée du charmant poète béarnais.

Des illustrations donnent à cet ouvrage plus de valeur encore.

\* \* \*

L'infatigable Pierre-Olivier Walzer a également écrit, l'année dernière, une étude fouillée et complète sur Werner Renfer<sup>1</sup>. Il faut remercier le critique littéraire ajoulot — qui a été nommé, au début de cette année, professeur de littérature française à l'Université de Berne — de s'être occupé de Renfer et d'avoir montré la valeur de ce poète, mort en 1936 dans l'indifférence quasi-générale.

M. P.-O. Walzer dit le besoin d'évasion de Renfer, sa fuite vers Paris au moment où ses parents voulaient en faire un ingénieur agronome, son existence dans l'île déserte du Levant, où il vécut avec sa jeune femme d'amour et d'eau fraîche, jusqu'au moment où les tourtereaux s'aperçurent qu'ils avaient besoin d'autres nourritures encore, plus consistantes celles-là. Après la désillusion de l'île où le poète dut constater qu'on ne peut identifier sa vie au rêve, après un nouveau séjour à Paris où les jeunes gens goûteront à la plus noire misère, Renfer rentra au pays. Il accepta d'entrer au *Jura-Bernois*, dont il fut le rédacteur pendant une dizaine d'années. Le métier de journaliste est harassant. Pourtant Renfer trouva le moyen d'écrire, à Saint-Imier, plusieurs récits, des poèmes d'un grand intérêt, des chroniques remarquables.

Dans son étude, M. P.-O. Walzer analyse avec perspicacité, avec sympathie aussi, les œuvres du poète de Corgémont. Werner Renfer s'est formé tout seul. Il a beaucoup lu, beaucoup étudié les poètes pour lesquels il se sentait une certaine affinité. Mais ses études, même passionnantes, même longues, n'auraient pas permis à Renfer d'écrire les ouvrages qu'il a laissés, s'il n'avait été poète lui-même, s'il n'avait pas eu l'amour de la nature et de la femme, s'il n'avait été d'une grande sensibilité et s'il n'avait su se laisser emporter par le rêve. Il est allé au surréalisme sans le connaître.

1 *Visage et vertus du poète jurassien Werner Renfer*. Avec une image-synthèse de Louis de Gonzague Frick, une lithographie d'Albert Schnyder et de nombreux documents inédits. Porrentruy, Editions du Provincial, 1954.

M. Pierre-Olivier Walzer a publié encore une étude sur Paul Valéry. Cet ouvrage, paru pourtant en 1953, m'est parvenu trop tard pour pouvoir figurer dans ma chronique de cette année. J'en parlerai l'an prochain.

Rien, dans les ouvrages ou dans les papiers de Renfer qui permette d'affirmer qu'il ait jamais pris nettement conscience des desseins profonds du surréalisme. Du moins était-il naturellement en accord avec eux par tout l'élan de sa nature profonde vers la beauté spontanée. Du moins aussi écrit-il la plupart de ses poèmes presque sans reprises, comme en témoignent ses manuscrits, avec une virtuosité déconcertante. La veille de sa mort encore, il trace d'un jet sur un carnet qu'on lui met en mains, un poème saisissant. L'automatisme, le spontané à l'état pur, postule évidemment la liberté complète quant à la forme ; il était bien naturel que Renfer s'en arrangeât. Le système postule également une absence quasi totale de signification, des bizarries, des chocs de vocables imprévisibles, des alliances verbales contradictoires. Renfer ne craignait pas d'aller jusque là dans le modernisme et l'étrangeté. Ce qui explique qu'on ne puisse expliquer la plupart des pièces de *Beauté du monde*, mais seulement s'en enchanter.

Les poèmes de Renfer valent par leur rythme, par leur abondance d'images magnifiques, par la richesse verbale souvent somptueuse de leur auteur, par le souffle d'enthousiasme qui les emporte, par l'accord profond qui existe entre la nature et le poète.

Cette communion profonde, dit M. P.-O. Walzer, avec l'ensemble des choses et des êtres, par un mouvement qui sourd du plus intime du poète, c'est ce qu'on peut nommer le panthéisme de Renfer. Accord avec le rythme universel des sèves et des souffles de la nature. D'où cet optimisme vital qui emporte tout ce dialogue avec l'univers. L'homme, ici, n'est point essence, mais passage ; ordre si l'on veut, mais panique, et qu'assure seul le secret de la poésie.

L'ouvrage de M. P.-O. Walzer sur Renfer est un bienfait. Il rappelle un poète trop oublié, il remet à sa place un écrivain qui est parmi les meilleurs qu'ait possédé le Jura; il doit donner courage à ceux qui, aujourd'hui, se sentent inspirés, mais qui doutent de pouvoir se réaliser.

...le seul exemple de Werner Renfer ne suffit-il pas à prouver que l'étroitesse de nos horizons n'est pas nécessairement si fatale qu'elle ne puisse nourrir quelques imaginations et mettre en tête à quelques-uns la folie de l'aventure ; que notre solitude n'est pas si écrasante qu'elle ne puisse donner aux plus sensibles un sens aigu de la communion avec les choses ; que notre désert n'est pas si désert que n'y puissent fleurir le talent, la grâce ou l'amour ? Pourquoi le Jura serait-il stérile en hommes et en œuvres s'il a vu naître, tout proche de nous, ce poète capable de prendre la poésie au sérieux et d'élever parmi nous ce chant plein de vigueur, qui se tient tout droit dans sa folie ordonnée et dans la clarté neuve d'une aube quotidienne.

\* \* \*

Jules Paroz méritait lui aussi que l'on s'occupât de lui. Il importait de dire, à ceux qui ne connaissaient que son nom ou même n'avaient jamais entendu parler de lui, l'œuvre féconde, enrichissante, accomplie par le Jurassien né en 1824 au Fuet, par cet éducateur qui

possédait une foi à toute épreuve, par cet homme droit, sincère, qui exerça une si grande influence.

M. Julien Bourquin, son biographe<sup>1</sup>, écrit :

C'est une histoire qui tient du merveilleux, une histoire de portes qui s'ouvrent, que celle de ce petit paysan du Jura bernois, travailleur acharné, qui devient instituteur, puis professeur d'école normale. Un appel tout à fait imprévu le fait ensuite devenir directeur d'une école de jeunes filles suisses allemandes à Berne ; enfin, après une quinzaine d'années, une nouvelle porte qui s'ouvre lui permet d'avoir sa propre école : l'école normale évangélique de la Suisse romande, tout d'abord à Grandchamp, près de Boudry, ensuite à Peseux (Neuchâtel).

D'un tempérament combatif, initiateur, tenace comme le paysan du haut Jura qu'il a été et dont il descend, Jules Paroz surmonte les obstacles, travaille et se dépense jusqu'à ce qu'il ait obtenu ce qu'il désire. Et là, encore, jusqu'au bout, il développe son œuvre, il lutte, il se perfectionne lui-même.

Il écrit. Longue est la liste de ses publications, petites ou grandes. Peu à peu sa renommée s'établit. A vingt-quatre ans il a son propre journal : *L'Éducateur*, qu'il publie afin de rendre service à ses collègues, les instituteurs. Larousse, l'auteur du dictionnaire, lui demande de fondre ce journal avec le sien. Dès lors, sa renommée s'étend au loin et, lorsque paraît son *Histoire universelle de la pédagogie*, il est déjà fort connu. Cet ouvrage est un succès ; éditions sur éditions se suivent ; il est traduit en plusieurs langues.

Jules Paroz était extrêmement pieux. Toute sa vie fut conforme aux enseignements du Christ. Aussi son influence, qui était grande, fut-elle bienfaisante.

M. Julien Bourquin a tiré la plupart de ses renseignements des *Mémoires d'un octogénaire*, rédigés par Jules Paroz lui-même. Il a, en outre, consulté de nombreuses lettres écrites par le directeur de l'école normale évangélique à ses amis.

S'il donne une image vivante d'un homme qui a fait le plus grand honneur à sa petite patrie, l'ouvrage de M. Julien Bourquin fournit encore de nombreux renseignements sur les us et coutumes des Jurassiens au siècle passé. On y trouve des souvenirs folkloriques, des détails piquants sur la vie à Berne et dans nos petites cités vers 1860.

L'ouvrage de M. Julien Bourquin est d'une lecture agréable et enrichissante.

\* \* \*

M. Marcel Joray, qui a pris pour tâche — extrêmement agréable, en vérité — de nous faire mieux connaître le Jura, sa beauté, ses

1. Julien Bourquin, *Des portes qui s'ouvrent. Vie de Jules Paroz, 1824-1906, petit paysan, pédagogue, écrivain, directeur d'école normale*. Préface de G. Chevallaz, directeur de l'école normale du canton de Vaud. Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé. S. d. (1954).

richesses artistiques, nous offre aujourd’hui un nouvel ouvrage<sup>1</sup> à la gloire de sa petite patrie.

Dans *Visages du Jura*, M. Marcel Joray admire ; il explique aussi ; il analyse les différentes régions du Jura, en montre les caractéristiques, les constantes ; il fait voir les hommes façonnés par le paysage et par le genre de travail auquel ils se sont soumis depuis des lustres, des siècles.

M. Marcel Joray est homme de science qui se demande le pourquoi des choses, qui est précis dans ses démonstrations, dans ses descriptions. Il est artiste aussi, sensible à la beauté. Son texte, où n’entre que l’essentiel, mais tout l’essentiel, est extrêmement attachant. Il nous offre une suite de tableaux où tout ce qui caractérise une région, tout ce qui en fait la beauté est enfermé.

M. Marcel Joray constate tout d’abord la diversité du Jura. « Il n’y a pas d’unité jurassienne et j’en suis bien aise, écrit-il. C’est dans sa diversité, dans ses particularismes que j’aime mon pays. Unité veut dire uniformité et uniformité signifie stagnation, conformisme, ennui. »

Cependant ces différentes régions possèdent un lien de parenté. M. Marcel Joray écrit :

Mais par dessus tout règne une espèce d’harmonie, car les notes régionales ne font pas dissonance. Un sentiment d’appartenir à une patrie commune lie les uns aux autres les habitants de ce pays contrasté. Le Jura a une conscience, une âme. Il le doit peut-être à son histoire.

Après avoir rappelé en quelques lignes le passé jurassien, M. Marcel Joray constate que c'est aussi « par sa latinité que ce peuple est resté uni en dépit des forces divergentes. Car il existe sur le plan linguistique et culturel une volonté collective cimentée par un besoin de défense : la défense de la langue (et de la façon de penser qui en dépend), valeur suprême d'un peuple, menacée sans cesse par une administration de langue allemande et par la présence de populations alémaniques sur la moitié de ses limites géographiques ».

Après ce coup d’œil d’ensemble sur le Jura, M. Marcel Joray nous conduit dans les différentes régions de sa petite patrie. Il note la ronde des saisons aux Franches-Montagnes, ce vaste plateau au « visage de solitude et d'austérité » ; il nous fait connaître le mystère du Doubs, l'humanité de l'Ajoie, cet « autre Jura envoyé en délégation vers la France », cette terre où vit une population ardente et

1 *Visages du Jura*. No 66 de la collection *Trésors de mon pays*. Neuchâtel, Editions du Griffon. S. d. (1954).

généreuse ; il nous présente le moyenâgeux Laufonnais, Delémont, qui s'essaie à jouer le rôle de métropole jurassienne ; il nous fait remonter la vallée de la Birse, étroit défilé « où l'on évoque le travail millénaire de l'eau aux prises avec la pierre », pour nous conduire à Moutier, Bévilard, Reconvilier, Tavannes, noms de renommée mondiale ; il nous introduit dans le vallon de Saint-Imier, pays de la précision ; il nous demande d'escalader le Chasseral d'où « le regard fait un bond de 1200 mètres, en deux paliers, jusque tout en bas, où murmure le bruit du monde » ; dernière étape, La Neuveville au visage d'éternité, car, « tandis que les cités industrielles s'enrichissent, La Neuveville, immuable, continue à se mirer dans les eaux ».

M. Marcel Joray est un guide qui connaît parfaitement son Jura, qui l'aime et qui l'admiré, un guide charmant que l'on suit avec un plaisir infini.

L'étude de M. Marcel Joray est suivie de remarquables photographies de M. Jean Chausse, président de « Pro Jura ». Ces photographies sont celles d'un homme qui, après avoir parcouru en tous sens sa petite patrie, pour en connaître toutes les beautés, a su choisir les images qui en résument le mieux le visage divers ; ces photographies sont celles d'un artiste, car elles ne se contentent pas de nous faire voir les choses visibles ; elles nous révèlent l'âme du Jura.

M. Jean Chausse a pris ses photographies de telle façon que nous pénétrons, grâce à ses lignes, le sens d'un paysage, que nous saisissions les relations intimes qui existent entre les œuvres des hommes et la nature où elles se trouvent. Ces photographies ne sont pas froides comme celles que l'on nous présente ordinairement ; elles sont vivantes et tout imprégnées de poésie ; elles ont la sensibilité des œuvres d'art ; elles parlent longuement ; aussi ne se lasse-t-on pas de les contempler, de les admirer.

C'est un très bel hommage que MM. Marcel Joray et Jean Chausse viennent de rendre au Jura, au petit pays qu'ils portent dans leur cœur et qu'ils comprennent si bien.

\* \* \*

C'est avec un extrême plaisir que j'ai tourné les pages du dernier album de la collection de l'Art suisse contemporain — collection qui a déjà présenté Albert Schnyder et Goghuf —, album consacré à Jean-François Comment.

Domicilié à Porrentruy où il naquit en 1919, J.-F. Comment est le représentant d'une peinture qui n'est goûtée que par le petit nombre des habitants de ce pays. Aussi cet « original rêveur » vit-il

quelque peu solitaire. Mais cela ne doit guère l'attrister, car n'est-ce pas dans la solitude que l'on travaille le mieux et que se créent les grandes œuvres ?

M. Marcel Joray, chargé de présenter le peintre de Porrentruy, analyse les principales œuvres de l'artiste, définit son langage pictural, cherche à comprendre son message<sup>1</sup>.

Ni la puissance de touche, dit-il à l'artiste, ni l'exubérance du coloris, ni même les audaces d'une imagination créatrice toujours en éveil ne nuisent à la qualité du dessin. Car si vous êtes un peintre authentique, vous vous montrez dessinateur sensible dès vos premiers monotypes. Le résultat de cette très belle technique personnelle est une couleur admirable de chaleur et de velouté, sonore ou tout au contraire en sourdine, où le dessin apparaît pur et spontané, jailli de l'inspiration, car toute retouche est interdite.

Il faut une certaine préparation pour comprendre la peinture de Jean-François Comment. Mais tous ceux qui ont fréquenté les peintres modernes et les aiment, verront tout de suite ce que l'artiste de Porrentruy apporte de nouveau. L'intelligente introduction de M. Marcel Joray aidera à faire saisir tout ce qu'il y a de musicalité, de poésie, tout ce qu'il y a de force et de vie dans les œuvres de Jean-François Comment.

M. Marcel Joray écrit encore :

Partout chantent des mélodies fortes, des accords virils qui soulignent agressivement de vigoureuses déformations, ou bien les subtiles crudités de tons heurtés et dissonants, mais jamais anarchiques, ou encore les harmonies profondes et les tonalités rares. La beauté et la réalité d'un sujet ont passé à travers vous et vous les restituez avec une autre beauté et une autre réalité : par là vous êtes créateur.

Les reproductions en couleurs de huit toiles de l'artiste complètent ce bel ouvrage. Ces reproductions ont été faites avec un soin tout particulier. Même à ceux qui ne le connaissent pas, elles donnent une idée exacte de l'art de Comment.

Le volume très bien imprimé par le maître-imprimeur Max Robert à Moutier, est luxueusement présenté. Il fait honneur à ceux qui l'ont réalisé.

\* \* \*

C'est aussi un peu du Jura que l'on retrouve dans une bochure de M. Otto Poupon écrite pour le centenaire de la section de Bienne de la Société jurassienne d'émulation<sup>2</sup>. Son auteur rappelle les débuts

1 *Jean-François Comment*. Texte de Marcel Joray. La Neuveville-Suisse, Editions du Griffon. S. d. (1954).

2 *Coup d'œil sur les travaux de la section de Bienne de l'Emulation jurassienne, 1854-1954*. Sans nom d'éditeur et sans date. (Bienne, Impr. Gassmann. 1954).

de ce groupement, son histoire, ses heures claires et ses heures sombres.

M. Otto Poupon nous apprend que la section de Bienne de la Société jurassienne d'émulation toucha à maints domaines, chercha à résoudre de nombreux problèmes. Si elle se préoccupa d'art et de littérature, elle s'intéressa également au travail des horlogers, au bien-être des ouvriers, aux constructions de maisons à loyers abordables ; ce qui appartenait au commerce, à l'industrie, la retenait aussi. Cette association possédait des membres vraiment curieux de tout.

\* \* \*

Lors du décès du Dr Gustave Riat, aucun discours ne fut prononcé : tel avait été le vœu du défunt. C'est pourquoi, un peu plus tard, — le 20 mars 1954 — une cérémonie commémorative fut organisée par « Pro Jura » et la ville de Delémont qui désiraient rendre hommage à celui qui s'était dépensé sans compter pour sa petite et sa grande patrie. Au cours de cette cérémonie commémorative, quatre discours furent prononcés. Ceux-ci ont été réunis en une brochure, qui est illustrée de quelques clichés.

M. Henri Mouttet, ancien conseiller d'Etat, parla de *Gustave Riat, l'homme et l'ami*, cet homme dont la « seule présence était un réconfort et créait une atmosphère de tranquillité, d'apaisement, d'optimisme et de confiance en l'avenir. Sa bonté se traduisait par sa pitié pour les humbles et pour les faibles, par l'intérêt qu'il portait à toutes les œuvres sociales, charitables, humanitaires, et l'inépuisable affection qu'il témoignait à ses amis ».

M. Henri Parrat, maire, fit le portrait du *Citoyen de Delémont*, évoqua le travail gigantesque réalisé par Gustave Riat à Delémont, où il sut mettre « au service de tous son enthousiasme, sa culture, son amour de la justice, sa santé, sa vie ». S'il s'intéressa aux lettres et aux arts, au passé de sa petite patrie, il eut également l'amour de la jeunesse et l'amour des déshérités.

M. Eugène Péquignot rendit hommage à son fidèle ami. Après avoir donné connaissance de deux poèmes, il s'écria : « Gustave Riat vivra dans ma mémoire tant que mon cœur battra. »

*Le Jurassien* fut évoqué par M. Jean Chausse qui parla de l'extraordinaire vitalité du président de « Pro Jura », de l'énorme travail qu'il accomplit, de ses réalisations. « Gustave Riat, dit-il, a aimé pas-

1 Docteur Gustave Riat. 1883-1954. Cérémonie commémorative organisée le 20 mars 1954, par la Société jurassienne de développement « Pro Jura » et la ville de Delémont.

sionnement le Jura ; c'est pourquoi il a pu faire quelque chose de grand pour sa patrie, et c'est pourquoi son nom s'est inscrit dans l'histoire de ce pays. »

A ces discours on a joint, dans la brochure, un article de M. André Rais, qui étudie l'ascendance de Gustave Riat, bourgeois de Chevenez et de Damvant, descendant, par sa mère et sa grand-mère, de Français savoyards et francs-comtois. Ces recherches dans le passé, écrit M. André Rais, nous disent mieux pourquoi « Gustave Riat fut un homme libre, combatif, persévérand, aux multiples initiatives, le président-né de nombreuses sociétés, le Jurassien sans peur et sans reproches ».

\* \* \*

Je signale avec un peu de retard une brochure de M. A. Peter, ingénieur en chef du 5<sup>e</sup> arrondissement, sur *La route à travers les âges*<sup>1</sup>. Cette étude est précieuse parce qu'elle nous donne sur les routes, de l'antiquité au temps présent, des renseignements nombreux et divers et que, pour la plupart, nous ignorions.

Si les routes romaines furent excellentes, celles du moyen âge laissèrent beaucoup à désirer parce que le transport des personnes et des marchandises se faisait, alors, à dos de cheval. Il fallut attendre le XVII<sup>e</sup> siècle pour retrouver des voies de communication entretenues.

Quant au réseau routier suisse, écrit M. Peter, avec l'invasion des Barbares (454), les routes romaines en Suisse, comme dans les autres régions de l'Europe, furent abandonnées ; et, pendant tout le moyen âge, les routes, dans notre pays, faisaient complètement défaut. On ne rencontrait que de mauvais chemins et des sentiers, qui n'étaient praticables, le plus souvent, qu'à dos de cheval.

Jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, aucune grande voie ne traversait notre pays. Toutefois, avec la fondation de plusieurs villes sur le plateau suisse, les chemins se développeront, d'un intérêt local d'abord, pour prendre plus tard une grande importance (vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle), du fait qu'ils étaient utilisés par le courant commercial qui existait entre les différents centres importants de l'Europe centrale. Il n'était pas question, pendant cette période, de construire des routes suivant les principes techniques de l'époque romaine.

C'est au XVIII<sup>e</sup> siècle que l'on fit les plus grands progrès dans la construction des routes. M. A. Peter donne, sur ces travaux routiers, des détails techniques intéressants. Il montre les étapes par lesquelles il fallut passer pour arriver à la chaussée moderne, que l'on doit soigner toujours davantage, toujours perfectionner, afin qu'elle

1 Delémont, Imprimerie Ch. Belay. 1952.

rende les services qu'on lui demande à une époque où la circulation est intense.

Nous devons soigner nos routes, parce que, dit M. Peter, « un réseau routier bien aménagé et bien entretenu contribue, sous tous les rapports, au développement de l'économie d'un pays et à sa richesse ».

\* \* \*

M. A. Peter a également écrit une brochure sur les travaux, les sondages, les recherches, qui furent faits pour trouver l'eau potable qui devait alimenter les Franches-Montagnes<sup>1</sup>. Après avoir donné des renseignements géologiques sur le Jura, l'ingénieur en chef du 5<sup>e</sup> arrondissement parle des différents projets de captage de sources et des travaux qui furent exécutés à partir de 1932, mais surtout de 1936, pour alimenter les différents hameaux du plateau franc-montagnard ; il rappelle les pourparlers qui eurent lieu avec les communes pour le financement de ces travaux. C'est une œuvre de longue haleine que rapporte avec beaucoup de détails et de chiffres M. A. Peter, une œuvre remarquable dans sa conception et sa réalisation, une œuvre qui, malgré les difficultés de toutes sortes, fut parfaitement réussie.

\* \* \*

C'est le fruit d'un long travail de recherches que nous offre M. Jean-Marie Theurillat dans *L'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*<sup>2</sup>. Bien que de nombreuses études aient déjà paru sur le célèbre monastère, plusieurs problèmes essentiels n'avaient pas encore été élucidés. Pourtant les documents concernant les origines et l'histoire du couvent construit à Agaune sont abondants ; mais beaucoup avaient été, jusqu'ici, laissés de côté.

M. Jean-Marie Theurillat a tenu à prendre connaissance de tous les documents et de tous les ouvrages qui se rapportent à son étude et à ne laisser de côté aucun problème qui se présentait. Une telle minutie dans ses recherches, une telle honnêteté dans ses investigations ne pouvaient pas permettre au conscientieux archiviste-paléologue d'écrire rapidement l'histoire de l'Abbaye de Saint-Maurice. L'ouvrage que je viens de lire ne porte que sur trois siècles ; il va de la fondation monastique de l'abbaye, en 515, jusqu'au début du IX<sup>e</sup> siècle (830).

1 *Réseau d'alimentation en eau potable des Franches-Montagnes*. Porrentruy, Le Jura S. A. 1953. Ouvrage avec cartes et plans.

2 Sans nom d'éditeur et sans date. (Extrait de *Vallesia*, Sion. 1954. Se trouve chez l'auteur, à l'Abbaye de Saint-Maurice, Valais). L'ouvrage est illustré.

M. J.-M. Theurillat, dans une première partie, s'occupe des sources de l'histoire du couvent, puis il donne les conclusions que l'on peut tirer de ces sources. Tous les documents qu'il mentionne, M. Theurillat les décrit, les analyse, les commente, les critique, les confronte.

Ce gros labeur jette une lumière nouvelle sur l'abbaye qui fut construite en Agaune près du tombeau des martyrs de la légion thébaine ; sur ce monastère où son fondateur, Sigismond, roi de Bourgogne, voulut que se célébrât un office choral ininterrompu, — *laus perennis* —, ce qui fut fait pendant des siècles ; sur cette institution très indépendante, richement dotée par les rois mérovingiens, soumise à la protection intéressée des rois carolingiens, et qui perdit, au début du IX<sup>e</sup> siècle — à l'époque où s'arrête l'étude de M. Theurillat —, dans le domaine temporel comme dans le domaine spirituel, la presque totalité des libertés qui l'avaient, pendant deux siècles, rendue célèbre. Ces libertés ne lui furent rendues qu'en 1128.

L'ouvrage de M. Jean-Marie Theurillat est un apport d'une extrême importance à l'histoire de l'abbaye de Saint-Maurice. C'est l'étude la plus complète qui existe actuellement sur les origines du monastère et ses trois premiers siècles d'existence.

\* \* \*

Le P. Ange Koller vient de donner une excellente suite à son beau livre sur *Saint Bernardin de Sienne et la Suisse*. Sa nouvelle étude s'intitule *Sur les pas de Saint Bernardin de Sienne en Suisse italienne*<sup>1</sup>. C'est en 1419 surtout, puis en 1432 et en 1440 que le grand orateur parcourut le Tessin. Cette terre, au début du XV<sup>e</sup> siècle, était encore lombarde. Mais ceux qui l'habitaient commençaient à se tourner vers les Waldstaetten. Les Suisses acquirent Bellinzona en 1419 et conquirent les autres territoires tessinois en 1512.

C'est alors que paraît, dans votre contrée, un homme extraordinaire, allant à pieds, de bourgade en bourgade, poussé uniquement par le désir de porter la paix par la parole divine. Il ne s'arrête pas au confessionnal. En tant que messager du Verbe de Dieu et de la réconciliation sociale, il veut manifester le Nom du Sauveur aux hommes et devenir, pour eux, une cause de joie. A l'imitation du Poverello d'Assise, il entend prêcher à toute créature. Dans ce but, il renonce, trois fois, à l'honneur de l'épiscopat. Pour lui, l'essentiel, c'est que la Bonne Nouvelle de l'Evan-

1 Conférence donnée à l'aula magna du Palazzo degli studi, de Lugano, le 20 décembre 1951, sous les auspices du cercle de langue française et du Lycéeum club, au profit des victimes des inondations italiennes. Fribourg, Imprimerie Saint-Canisius, 2<sup>e</sup> édition, 1954.

gile parvienne aux coins les plus reculés du globe. Cet homme, c'est saint Bernardin de Sienne.

D'une taille forte, bien proportionnée, le visage gracieux, la voix sonore et claire, l'expression parfois enjouée, d'un débit varié, nuancé, puissant et sévère, aimable et doux à l'occasion, tempérament hardi, caractère inébranlable, audacieux et persévérand, d'un pas ferme et rapide, comme le décrit son historien Vespasiano Bistici, il court à la conquête des âmes pour le royaume du Christ.

En 1419, saint Bernardin de Sienne parcourut tout le Tessin ; sa voix forte, sa parole vibrante, son éloquence chaleureuse, attiraient les foules. Il exerça, sur ce peuple montagnard, une forte influence<sup>1</sup>. Celle-ci se retrouve dans quelques couvents, dans de nombreuses églises, dont le style rappelle l'esprit et l'époque bernardiniens, dont les fresques parlent de l'enseignement du saint ; elle se retrouve dans le nom que prit le Mons Avium<sup>2</sup> depuis que le moine y parla, en 1451, aux bergers rassemblés dans la prairie où fut construit, depuis lors, son oratoire ; elle se retrouve dans la dévotion que, dans les vallées tessinoises et grisonnes, l'on rend à saint Bernardin. Cette influence ne s'est pas limitée au Tessin. Elle s'étendit jusqu'aux cantons de Vaud et de Genève, jusqu'aux cantons de Fribourg et de Saint-Gall.

Historien consciencieux, biographe scrupuleux, mais aussi grand admirateur d'un orateur persuasif, d'un homme qui déploya une prodigieuse activité pour répandre, régénérer la foi, le P. Ange Koller a suivi le passage de saint Bernardin de Sienne dans les vallées du Tessin et des Grisons, il a noté son influence, qui dure aujourd'hui encore, il a fait revivre le moine s'adressant à ceux qui accourraient pour le voir. Il écrit :

Il devient le chevalier de la paix sociale, le héraut de la charité chrétienne, le stimulant de la culture et des arts ; il apaise les guerres civiles, il suscite les générosités et l'héroïsme. Des matinées entières, les gens l'écoutent avidement ; après, on soigne les malades, on secourt les pauvres, on délivre les prisonniers et on se donne l'accordade de la réconciliation. Formé dans les retraites de Fiesole et de Colombaio, au soir de ses succès d'apostolat, il se retire dans la solitude et part à pieds vers d'autres horizons de labeur, son esprit occupé d'oraisons et de contemplations, et ne recevant que le strict nécessaire pour le soutien de ses forces.

L'ouvrage du P. Ange Koller renferme d'intéressantes images.

\* \* \*

1 Influence qu'il ne faut pas confondre avec celle de saint Bernard. Il est assez inattendu et curieux de voir le *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse* et le *Dictionnaire géographique de la Suisse* confondre saint Bernard avec saint Bernardin de Sienne.

2 San Bernardino.

En 1933 parut un livre, *Augustin ou le Maître est là*, qui obtint immédiatement un succès considérable. Ce livre, qui évoque le drame de la perte de la foi, puis le retour à Dieu, trouva des lecteurs dans les milieux cultivés surtout.

Peu fait pour conquérir d'emblée le gros public, écrit dom Germain Varin, *Augustin* bouleversa et conquit des âmes. Car ce qui donne sa vraie valeur au roman, bien plus encore que sa belle tenue littéraire et artistique, c'est le fait qu'il porte l'accent sur les valeurs de vie intérieure et sur la primauté du spirituel.

L'action d'*Augustin* s'est exercée avec une telle force sur un public toujours plus nombreux que plusieurs études lui ont été consacrées. La dernière est celle d'un Jurassien, dom Germain Varin, de l'abbaye d'Einsiedeln<sup>1</sup>.

Dom Germain Varin nous présente l'auteur d'*Augustin*, Joseph Malègue ; puis il analyse le roman lui-même, reprend les questions posées par Augustin, tente de leur donner une réponse. Augustin Mérédier, le héros du roman de Malègue, a perdu la foi. Dom Germain Varin suit l'évolution de cet intellectuel, la commente ; il recherche les causes de cette évolution.

*Augustin ou le Maître est là* est un livre qui, par bien des côtés, rappelle l'œuvre de Pascal. Au reste, son auteur n'est-il pas Auvergnat, comme Pascal ? Il y a certainement une parenté spirituelle entre les deux écrivains. Joseph Malègue semble avoir donné un développement à certaines Pensées de Pascal, à celle-ci entre autres : Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé. Les différents thèmes de la doctrine de Pascal sont abordés dans le roman de Malègue. Ce roman est une sorte de « legs pascalien accommodé à la philosophie et à l'art de notre temps ».

En écrivant son roman, nous dit dom Germain Varin, Malègue ne poursuivait pas directement un dessein apologétique. Mais si l'apologiste, comme dit Mgr Journet, n'est pas d'abord un homme qui défende quelque chose, mais un homme qui éveille, éclaire et témoigne, nous croyons pouvoir affirmer que Malègue en est un. Car il éveille non seulement son personnage, mais, à travers son personnage, tous ses lecteurs, les invitant à prêter l'oreille à l'appel du Maître. Il éveille dans le cœur d'Augustin la soif et l'inquiétude de Dieu. Est-ce présomption de dire de Malègue ce qu'on a dit de Pascal : « Ange excitateur des âmes » ?

Le roman de Malègue est aussi un document sur une époque. L'auteur lui-même a dit : « J'ai moins cherché à peindre des personnages qu'à montrer le reflet d'une époque, d'une sensibilité générale

<sup>1</sup> *Foi perdue et retrouvée*. La psychologie de la perte de la foi et du retour à Dieu dans *Augustin ou le Maître est là*, de Joseph Malègue. Fribourg-Suisse, Editions Saint-Paul. 1953.

sur ceux-ci ; je me suis servi de ces cas individuels pour faire une psychologie collective. » Le roman de Malègue nous donne la température d'une époque.

L'ouvrage de dom Germain Varin, clair, riche d'idées, plein de remarques, de réflexions pertinentes, est d'une lecture extrêmement attrayante. Il renferme de nombreux textes peu connus, d'autres inédits, de Joseph Malègue, qui l'enrichissent encore.

\* \* \*

La *Revue Jurassienne*<sup>1</sup> et l'*Almanach catholique*<sup>2</sup> nous sont revenus avec leurs contes, leurs chroniques, leurs études historiques, leurs présentations d'œuvres d'art. Ce sont des amis que l'on accueille avec le sourire et qui nous tiendront compagnie tout au long de l'année.

Fidèles messagers dont on aime la voix...

1 Organe de « Pro Jura ». *Miroir du Pays 1955*. Le Jura S.A. 1954.

2 Porrentruy, La Bonne Presse. 1954.